

## VOYAGE DE GULLIVER A BRODIGNAC

(Suite)

Leur style est clair, mâle et doux, mais nullement fleuri, parce qu'on ne sait parmi eux ce que c'est de multiplier les mots inutiles, et de varier les expressions. Je parcourus plusieurs de leurs livres, surtout ceux qui concernent l'histoire et la morale ; entre autres je lus avec plaisir un vieux petit traité qui était dans la chambre de *Glumdalclitch*. Ce livre était intitulé : *Traité de la faiblesse du genre humain*, et n'était estimé que des femmes et du petit peuple. Cependant je fus curieux de voir ce qu'un auteur de ce pays pouvait dire sur un pareil sujet. Cet écrivain faisait voir très au long combien l'homme est peu en état de se mettre à couvert des injures de l'air ou de la fureur des bêtes sauvages ; combien il était surpassé par d'autres animaux, soit dans la force, soit dans la vitesse, soit dans la prévoyance, soit dans l'industrie, montrait que la nature avait dégénéré dans ces derniers siècles, et qu'elle était sur son déclin.

Il enseignait que les lois mêmes de la nature exigeaient absolument que nous eussions été au commencement d'une taille plus grande et d'une complexion plus vigoureuse, pour n'être point sujets à une soudaine destruction par l'accident d'une tuile tombant de dessus une maison, ou d'une pierre jetée de la main d'un enfant, ni à être noyés dans un ruisseau. De ces raisonnements l'auteur tirait plusieurs applications utiles à la conduite de la vie. Pour moi, je ne pouvais m'empêcher de faire des réflexions morales sur cette morale même, et sur le penchant universel qu'ont tous les hommes à se plaindre de la nature et à exagérer ses défauts. Ces géants se trouvaient petits et faibles. Que sommes-nous donc, nous autres Européens ! Le même auteur disait que l'homme n'était qu'un ver de terre et qu'un atome, et que sa petitesse devait sans cesse l'humilier. Hélas ! que suis-je, me disais-je, moi qui suis au-dessus du rien en comparaison de ces hommes qu'on dit être si petits et si peu de chose ?

Dans ce même livre, on faisait voir la vanité du titre d'altesse et de grandeur, et combien il était ridicule qu'un homme qui avait au plus cent cinquante pieds de hauteur osât se dire haut et grand. Que donneraient les princes et les grands seigneurs d'Europe, disais-je alors, s'ils lisaient ce livre, «ux qui, avec cinq pieds et quelques pouces, prétendent sans façon qu'on leur donne de l'altesse et de la grandeur ? Mais pourquoi n'ont-ils pas aussi exigé les titres de *grosseur*, de *largeur*, de *épaisseur* ? Au moins auraient-ils pu inventer un terme général pour comprendre toutes ces dimensions, et sa faire appeler *votre étendue*. On me répondra peut-être que ces mots *altesse* et *grandeur* se rapportent à l'âme et non au corps ; mais si cela est, pourquoi ne pas prendre des titres plus marqués et plus déterminés à un sens spirituel ? pourquoi ne pas se faire appeler *votre sagesse*, *votre pénétration*, *votre prévoyance*, *votre libéralité*, *votre bonté*, *votre bon sens*, *votre bel esprit* ? Il faut avouer que, comme ces titres auraient été très beaux et très honorables, ils auraient aussi semé beaucoup d'aménité dans les compliments des inférieurs, rien n'étant plus divertissant qu'un discours plein de contre-vérités.

La médecine, la chirurgie, la pharmacie, sont très cultivées en ce pays-là. J'entrai un jour dans un vaste édifice, que je pensai prendre pour un arsenal plein de boulets et de canons : c'était la boutique d'un apothicaire ; ces boulets étaient des pilules, et ces canons des seringues. En comparaison, nos plus gros canons sont en vérité de petites coulevrines.

À l'égard de leur milice, on dit que l'armée du roi est composée de cent soixante-seize mille hommes de pied et de trente-deux mille de cavalerie, si néanmoins on peut donner ce nom à une armée qui n'est composée que de marchands et de laboureurs, dont les commandants ne sont que les pairs et la noblesse sans aucune paye ou récompense. Ils sont à la vérité assez parfaits dans leurs exercices et ont discipline très bonne, ce qui n'est pas étonnant, puisque chaque laboureur est commandé par son propre seigneur, et chaque bourgeois par les principaux de sa propre ville, élus à la façon de Venise.

Je fus curieux de savoir pourquoi ce prince, dont les États sont inaccessibles, s'avisait de faire apprendre à son peuple la pratique de la discipline militaire ; mais j'en fus bientôt instruit, soit par les entretiens que j'eus sur ce sujet, soit par la lecture de leurs histoires ; car pendant plusieurs siècles, ils ont été affligés de la maladie à laquelle tant d'autres gouvernements sont sujets, la pairie et noblesse se disputant souvent pour le pouvoir, le peuple pour la liberté, et le roi pour la domination arbitraire. Ces choses, quoique sagement tempérées par les lois du royaume, ont quelquefois allumé des passions et causé des guerres civiles, dont la dernière fut heureusement terminée par l'aïeul du prince régnant, et la milice, alors établie dans le royaume, a toujours subsisté depuis pour prévenir de nouveaux désordres.

VI. — *Le roi et la reine font un voyage vers la frontière, où l'auteur les suit. Détail de la manière dont il sort de ce pays pour retourner en Angleterre.*

J'avais toujours dans l'esprit que je recouvrerais un jour ma liberté, quoique je ne pusse deviner par quel moyen, ni former aucun projet avec la moindre apparence de réussir. Le vaisseau qui m'avait porté, et qui avait échoué sur ces côtes, était le premier vaisseau européen qu'on eût su en avoir approché, et le roi avait donné des ordres très précis pour que, si jamais il arrivait qu'un autre parut, il fût tiré à terre avec tout l'équipage et les passagers sur un tombereau, et apporté à Lorbrulgrud.

Il était fort porté à me trouver une femme de ma taille afin de pouvoir multiplier mon espèce ; mais je crois que j'aurais mieux aimé mourir que d'être le père de malheureux enfants destinés à être mis en cage, ainsi que des serins de Canarie, et à être ensuite vendus par tout le royaume aux gens de qualité comme de petits animaux curieux. J'étais à la vérité traité avec beaucoup de bonté ; j'étais le favori du roi et de la reine et les délices de toute la cour ; mais c'était un état qui ne convenait pas à la dignité de ma nature humaine. Je ne pouvais d'abord oublier ces précieux gages que j'avais laissés chez moi. Je souhaitais fort de me retrouver parmi des peuples avec lesquels je me pusse entretenir d'égal à égal, et d'avoir la liberté de me promener par les rues et par les champs sans crainte d'être foulé aux pieds, d'être écrasé comme une grenouille, ou d'être le jouet d'un jeune chien : mais ma délivrance arriva plus tôt que je m'y attendais, et d'une manière très extraordinaire, ainsi que je vais le raconter fidèlement, avec toutes les circonstances de cet admirable événement.

Il y avait deux ans que j'étais dans ce pays. Au commencement de la troisième année, *Glumdalclitch* et moi étions à la suite du roi et de la reine, dans un voyage qu'ils faisaient vers la côte méridionale du royaume. J'étais porté, à mon ordinaire, dans un boîtier de voyage, qui était un cabinet très commode, large de douze pieds. On avait par mon ordre, attaché un brancard avec des cordons de soie aux quatre coins du haut de la boîte, afin que je sentisse moins les secousses du cheval, sur lequel un domestique me portait devant lui. J'avais ordonné au menuisier de faire au toit de ma boîte une ouverture d'un pied en carré pour laisser entrer l'air, en sorte que quand je voudrais on pût l'ouvrir et la fermer avec une planche.

Quand nous fûmes arrivés au terme de notre voyage, le roi jugea à propos de passer quelques jours à une maison de plaisance qu'il avait proche de Flanflasnie, ville située à dix-huit milles anglais au bord de la mer. *Glumdalclitch* et moi étions bien fatigués ; j'étais, moi, un peu enrhumé ; mais la pauvre fille se portait si mal, qu'elle était obligée de se tenir toujours dans sa chambre. J'eus envie de voir l'Océan. Je fis semblant d'être plus malade que je ne l'étais, et je demandai la liberté de prendre l'air de la mer avec un page qui me plaisait beaucoup, et à qui j'avais été confié quelquefois. Je n'oublierai jamais avec quelle répugnance *Glumdalclitch* y consentit, ni l'ordre sévère qu'elle donna au page d'avoir soin de moi, ni les larmes qu'elle répandit, comme si elle eût eu quelques présages de ce qui me devait arriver. Le page me porta donc dans ma boîte, et me me-

na environ à une demi-lieue du palais, vers les rochers, sur le rivage de la mer. Je lui dis alors de me mettre à terre, et, levant le châssis d'une de mes fenêtres, je me mis à regarder la mer d'un oeil triste. Je dis ensuite au page que j'avais envie de dormir un peu dans mon brancard, et que cela me soulagerait. Le page ferma bien la fenêtre de peur que je n'eusse froid ; je m'endormis bientôt. Tout ce que je puis conjurer est que, pendant que je dormais, ce page, croyant qu'il n'y avait rien à appréhender, grimpa sur les rochers pour chercher des œufs d'oiseaux, l'ayant vu auparavant de ma fenêtre en chercher et en ramasser. Quoi qu'il en soit, je me trouvai soudainement éveillé par une secousse violente donnée à ma boîte, que je sentis tirée en haut, et ensuite portée en avant avec une vitesse prodigieuse. La première secousse m'avait presque jeté hors de mon brancard, mais ensuite le mouvement fut assez doux. Je criais de toute ma force, mais inutilement. Je regardai à travers une fenêtre, et je ne vis que des nuages. J'entendais un bruit horrible au-dessus de ma tête, ressemblant à celui d'un battement d'ailes. Alors je commençai à connaître le dangereux état où je me trouvais, et à soupçonner qu'un aigle avait pris le cordon de ma boîte dans son bec dans le dessein de la laisser tomber sur quelque rocher, comme une tortue dans son écaille, et puis d'en tirer mon corps pour le dévorer ; car la sagacité et l'odorat de cet oiseau le mettent en état de découvrir sa proie à une grande distance, quoique caché encore mieux que je ne pouvais être sous des enclaves qui n'étaient épaisses que de deux pouces.

Au bout de quelque temps, je remarquai que le bruit et le battement d'ailes s'augmentaient beaucoup, et que ma boîte était agitée çà et là comme une enseigne de boutique par un grand vent ; j'entendis plusieurs coups violents qu'on donnait à l'aigle, et puis, tout à coup, je me sentis tomber perpendiculairement pendant plus d'une minute, mais avec une vitesse incroyable. Ma chute fut terminée par une secousse terrible, qui retentit plus haut à mes oreilles que notre cataracte *Niagara*, après quoi je fus dans les ténèbres pendant une autre minute, et alors ma boîte commença à s'élever de manière que je pus voir le jour par le haut de ma fenêtre.

Je connus alors que j'étais tombé dans la mer et que ma boîte flottait. Je crus, et je le crois encore, que l'aigle qui emportait ma boîte avait été poursuivi par deux ou trois autres aigles et contraint de me laisser tomber pendant qu'il se défendait contre les autres qui lui disputaient sa proie. Les plaques de fer attachées au bas de la boîte conservèrent l'équilibre, et l'empêchèrent d'être brisée et fracassée en tombant.

Oh ! que je souhaitai alors d'être secouru par ma chère *Glumdalclitch*, dont cet accident subit m'avait tant éloigné ! Je puis dire en vérité qu'au milieu de mes malheurs, je plaignais et regrettais ma chère petite maîtresse ; que je pensais au chagrin qu'elle aurait de ma perte et au déplaisir de la reine. Je suis sûr qu'il y a très peu de voyageurs qui soient trouvés dans une situation aussi triste que celle où je me trouvai alors, attendant à tout moment voir ma boîte brisée, ou au moins renversée par le premier coup de vent, et submergée par les vagues ; un carreau de vitre cassé, c'en était fait de moi. Il n'y avait rien qui eût pu jusqu'alors conserver ma fenêtre, que des fils assez forts dont elle était unie par dehors contre les accidents qui peuvent arriver en voyageant. Je vis l'eau entrer dans ma boîte par quelques petites fentes que je tâchai de boucher le mieux que je pus. Hélas ! je n'avais pas la force de lever le toit de ma boîte, ce que j'aurais fait si j'avais pu, et me serais tenu assis dessus, plutôt que de rester enfoncé dans une espèce de fond de calé.

(A suivre.)

## EXCÈS DE RECOMMANDATIONS

*La maîtresse* (de maison engageant une servante).—Pouvez-vous me donner des certificats des dames où vous avez servi ?

*La servante*.—Ah ! madame ! Je puis vous en fournir cent quarante cinq.